

je n'avais pas de conseil à lui donner et je lui apportai ce qu'il me demandait.

—Combien ?

—Cent mille francs en cent billets dont j'ai gardé les numéros, heureusement.

—Veuillez me les communiquer.

—Les voici ; j'en ai pris le double que vous pourrez garder au dossier. J'avais également donné les numéros au marquis, — par mesure de précaution, je suis un peu maniaque, — et M. le marquis a tout mis pêle-mêle dans un portefeuille de cuir rouge, à son chiffre, et qui a ceci de particulier qu'il est renforcé de lames d'argent.

—Cela peut nous être fort utile ; ces cent mille francs ne font point partie des valeurs trouvées au domicile du marquis ; ils ont été volés. Il y a donc deux mobiles apparents de ce crime : la vengeance et le vol. Je ne serais pas étonné, après tout, que le vol eût été commis pour détourner les soupçons et égarer la justice.

M. Desbois sortit et le juge s'occupa activement de continuer son enquête.

Nous passerons rapidement sur l'instruction de cette affaire, — qui n'est qu'un incident secondaire dans notre récit.

Tous les efforts du magistrat pour arriver à connaître la vérité furent inutiles.

L'obscurité la plus épaisse ne cessa pas d'envelopper le meurtre de Lesguilly.

Mathilde et Révéron furent mandés à plusieurs reprises dans le cabinet de M. de Montgerand et eurent à subir tous deux, comme la première fois, des interrogatoires longs, fatigants, minutieux.

Le magistrat était certain que Révéron mentait lorsqu'il prétendait ne pas connaître le nom de la jeune fille, amante de Gaspard.

En vain, il avait essayé, auprès du maître de forges, la supplication et la menace.

Révéron était resté impénétrable.

Et, cependant, il n'avait pas à supporter que les assauts du juge, il lui fallait aussi résister aux prières de sa fille, se défendre contre ses larmes.

Mathilde s'était déclarée un jour :

—Mon père, avait-elle dit, je ne prendrai pas de repos avant que la mort du marquis soit vengée... Cette mort, vous le savez, c'est mon déshonneur, c'est la honte publique sur moi, pour toute ma vie : venger le marquis, c'est donc aussi me venger moi-même.

Révéron se faisait toujours, devant ses attaques directes. Il savait, hélas ! que sa fille disait vrai. L'histoire du meurtre, la présence de Mathilde au château, la nuit, tout était connu depuis longtemps, tout avait été, dès le lendemain, colporté, de village en village, de château en château.

Il n'était personne qui ne sût maintenant, — aussi bien parmi les châtelains que parmi les paysans, — parmi les riches que parmi les garçons de ferme et les ouvriers des usines, que la fille du maître des forges de Chalambot n'avait pas eu la patience d'attendre son mariage et avait été la maîtresse de son fiancé.

M. Révéron sentait la pitié autour de lui — à mille petits indices, à des sourires ironiques, à des regards de

commisération, à des hochotements, à des mots, à des bouts de phrases !

Il prévoyait que rester dans le pays plus longtemps allait lui devenir impossible, il était résolu à partir, mais pour partir il fallait attendre la fin de l'enquête.

Entre le père et la fille, une sourde irritation se manifestait quelquefois.

Révéron était sans cesse harcelé par les questions ou par les allusions de Mathilde.

A force de chercher autour d'elle, la jeune fille avait fini par apprendre que le jour où avait eu lieu la rupture de son mariage, le maître de forges avait reçu — dans la matinée — la visite d'une paysanne.

Cette paysanne avait été introduite par un domestique et, à n'en point douter, c'était elle que recherchait la justice ; Mathilde le pensa ainsi.

Elle interrogea le domestique en secret :

—Vous l'avez vu, cette fille ?

—Oui, mademoiselle. C'est à moi qu'elle s'est adressée, un matin, vers sept heures, tout à la pointe du jour.

—Et vous pourriez la reconnaître ?

—Excusez-moi. Je n'en répondrais pas..

—Comment cela ?

—Pour deux raisons : la première, c'est que je ne l'ai vue qu'une fois et très peu, car, lorsqu'elle est sortie, c'est monsieur qui l'a reconduite lui-même, en la faisant passer par le jardin.

—Plus de doute, c'est elle, pensa Mathilde. Et la seconde raison ?

—La seconde, c'est que cette jeune fille avait à cause du froid, la figure enveloppée d'une capeline de laine, comme en portent, l'hiver, les villagenaises de nos pays et que l'on ne pouvait voir que le bout de son nez.

—Elle est grande ?

—Pour cela, oui, je m'en souviens.

—Vous a-t-elle paru jolie ?

—Gentille, oui, autant que j'ai pu voir !

De pareils renseignements n'avançaient pas beaucoup Mathilde. Elle en concevait contre son père de la rancune. Père et fille se parlaient rarement — évitaient même de se rencontrer — ne se voyaient plus qu'aux heures des repas.

Le procureur impérial de Châtillon, le juge, le substitut, avaient convoqué tour à tour le maître de forges, puis, après l'avoir mandé, étaient venus le trouver à Chalambot pour faire sur lui une suprême tentative et essayer de vaincre sa résistance.

Révéron n'avait rien dit.

Il était resté sombre, attristé, inflexible devant les instances les plus pressantes.

Qu'était devenue Albine Mirande, depuis le meurtre ?

Elle était sortie de la chambre où elle venait d'assassiner Gaspard, égarée, folle, courant devant elle sans savoir ce qu'elle voulait faire, ni où elle allait.

Elle ne chercha pas à se coucher ; elle n'y pensa même pas.